

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 6

Artikel: Histoire d'un foulard et d'un cache-nez : [suite]
Autor: Lieutier, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

derè, et qu'on amè tant à vairè passà dein noutron velâdzo lo delon matin, quand s'ein va ein vela, à la tenablia dâo tribunat.

L'autre delon, que devessâi lài allâ, l'eintrè ein arreveint ein vela, ào café fédérat bairè dou déci, po sè reférè on bocon, ka l'étai on pou mafî et l'avâi tsaud. Assebin on iadzo dein la tsambra à bâirè, ye trait son gros gardabit et son tsapé, po s'essuvi lo front, kâ châvè.

Tandi que l'étai quie, arrevè on espèce dè roudeu, tot dépatolliu, que vint sè chetâ découte, et que déemandè on verro dè mame, et après que lo s'est ein-gozellâ, ye pâyè et s'ein va. Quand l'est su la porta po sailli, ye revirè la tête et sè met à derè : « Adieu, mon vilhio ! adieu, mon pourro vilhio ! »

Lo dzudzo, que sé créyâi que l'étai à li que desâi cein, lài fâ : « Bondzo ! » m'a ne savâi pas pourquoi cé galliâ étai tant amicat, et sè peinsâ que l'avâi binsu 'na petita torniola, kâ quand on s'amusè avoué lo bringo, on est vito dedein. N'est què quand l'eut fini sa petsoletta et que vollie sailli dè la pinta, que lo dzudzo eut lo fin mot dè l'afférè, kâ quand l'eut remet son gardabit, et que vollie repreindrè son tsapé, on tsapé dè 8 fr. 50 centimes, ne trova què cé dâo roudeu, asse coffe que 'na tapiâire ; ma po lo sin, l'étai lavi ; lo roudeu l'avâi robâ, et lo dzudzo compe à quoui cllia tsaravouta desâi : « Adieu, mon pourro vilhio. »

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

V.

Marguerite se retourna brusquement du côté de sa mère.

— Tu le vois, dit-elle, Georgette a, ce soir, des succès incompréhensibles, et je ne comprends pas pourquoi nous continuions à conduire dans le monde cette petite ouvrière, qui ne mérite pas les bontés que nous avons pour elle.

— Tu te trompes, ma chère enfant ; mais vois donc, c'est à peine si quelques personnes la regardent en passant. Et nous ne pourrions, je le crains, rompre nos bonnes relations avec les dames Armingaud, sans être accusées d'ingratitude. Rappelle-toi ton enfance, Marguerite ; Georgette et toi vous étiez inséparables alors, et il n'est pas de services que tu n'aies reçus de Georgette et de sa mère.

— Oui ; mais nous les leur avons bien rendus depuis, et leur position est devenue si différente de la nôtre, que j'ai parfois une sorte de honte de me trouver auprès d'elles.

Mme Herbelin, habituée à toujours admirer sa fille et à céder à tous ses caprices, ne répondit que par un soupir à cette nouvelle boutade, et elle accueillit avec joie la bonne figure du père de Léopold qui, émergeant d'un groupe bruyant où on lui faisait fête, s'approchait d'elle avec un empressement tout amical.

— Eh bien ! comment trouvez-vous mon fils, mon cher enfant prodigue ? demanda le banquier en s'asseyant dans l'une des chaises abandonnées par les jeunes filles.

— Votre fils est, comme vous nous l'aviez dit, tout ce qu'il y a de plus charmant et de plus aimable, répondit la vieille dame.

— Et ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il fera le bonheur de la femme qui voudra bien l'accepter pour son mari ?

— Oh ! je partage entièrement cette conviction ! s'écria avec sincérité la mère de Marguerite.

M. Armistroff jeta successivement un regard sur son interlocutrice.

Cette réponse lui paraissait si catégorique et si encourageante, qu'il n'hésita pas à se pencher un peu vers Mme Herbelin, pour que ses paroles ne pussent être entendues, et il murmura à demi-voix :

— Si vous le voulez, nous en reparlerons plus tard... N'est-ce pas ?

C'était une semence qui tombait dans un champ trop bien préparé pour ne pas produire aussitôt ses fruits.

Mme Herbelin y voyait, pour sa fille, un triomphe désiré qui allait détruire à jamais ses craintes et ses ennuis à propos de la pauvre Georgette, et il lui vint presque à la pensée de répondre :

— Pourquoi pas tout de suite ?

Mais elle comprit qu'elle ne pouvait ainsi lancer sa dignité et celle de sa fille au vent du premier caprice venu, et elle se contenta de sourire, comme le font les femmes, quand elles ne veulent pas compromettre une position.

Cela ne voulait dire ni oui, ni non ; et, sans rien promettre au banquier, lui laissait toute sa liberté d'action pour demander la main de sa fille.

Le père de Léopold et la mère de Marguerite ne s'étaient rien dit, mais ils s'étaient compris ; et, dans leur esprit, ils avaient déjà échangé des promesses pour assurer le bonheur de leurs enfants.

Et pendant ce temps-là, ceux dont l'avenir se trouvait ainsi jeté comme un enjeu dans une partie dont ils ne se doutaient même pas, dansaient insouciants en apparence, tandis que tout un monde de pensées tourbillonnaient dans la tête de Marguerite, et peut-être un peu plus encore dans celle de Léopold.

...Georgette ne reparut plus ni aux fêtes qui se succéderent à l'hôtel du banquier, ni à celles, nombreuses et brillantes, où Léopold avait espéré la rencontrer avec Marguerite et sa mère.

Peut-être regrettait-il peu pour la jeune fille qu'elle ne se laissât pas aller à l'attrait de ce monde bruyant, où elle devait perdre parfois le calme nécessaire à la vie modeste qu'elle avait dû accepter ; mais il éprouvait un vif désappointement de ne plus trouver l'occasion si désirée de connaître davantage la seule femme qui, jusqu'à ce jour, avait pu toucher son cœur et occuper sa pensée.

Ce monde, où il ne la rencontrait plus, n'était pour lui qu'un désert où manquait l'oasis qui pouvait seule apaiser sa soif de bonheur. Ses pas y étaient errants, comme s'il y marchait au hasard, sans but et sans espérances.

Pourquoi donc ne chercherait-il pas à la revoir ?

Mais cette idée, si simple en apparence, lui parut hérisse de difficultés de toutes sortes, aussitôt qu'il songea sérieusement à la mettre à exécution.

Il ne connaissait pas la demeure des dames Armingaud ; mais, l'eût-il connue, sous quel prétexte pouvait-il se permettre de se présenter devant elles ?

Il avait beau se souvenir de sa conversation avec la jeune fille, dont les moindres détails en étaient restés dans sa mémoire, comme si une partie de sa vie passée y eût été attachée, mais il ne trouvait là aucun prétexte à pouvoir se rapprocher d'elle.

(A suivre).

Conférences de M. Julliard.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Julliard, que le public lausannois a pu apprécier dans les intéressantes conférences qu'il nous a données en 1881 et 1882 et qui ont laissé de si bons souvenirs ; mais nous nous empressons de rappeler celles qu'il donne actuellement sur les *Grands poètes de*